

n'est évidemment pas innocent. L'A. ne pouvait pas connaître, en revanche, la toute récente création d'une Aquitaine regroupant de façon fort carolingienne (à l'exception regrettable de la Vendée) les Sud et Centre-Ouest de la France. L'on sourira avec lui au sujet des tirades de Jacques Chaban-Delmas, qui, tout en regrettant la trahison d'Aliénor au profit de l'Angleterre, ne l'en compare pas moins à De Gaulle dans sa lutte pour la sauvegarde de l'héritage ancestral ; aussi anachronique apparaît, sous la plume du maire de Bordeaux, d'en faire l'avocate d'une Union Européenne avant-la-lettre. De nos jours, la popularité de la reine en Poitou ou Aquitaine se concrétise dans la douzaine d'écoles secondaires qui portent son nom.

Au XIX^e s., l'écriture en anglais sur Aliénor peut devenir bien moins misogynne qu'en France du Nord. Plusieurs écrivaines, que leur sexe interdit encore d'études universitaires, s'emparent du personnage. Elles appartiennent souvent à la « première vague du féminisme », et leurs écrits influencent durablement notre vision de la reine. Outre-Manche ou outre-Atlantique, les sœurs Agnès et Elizabeth Strickland ou Celestia A. Bloss participent du même protestantisme qui communit à la morale victorienne et qui méprise le Moyen Âge « papiste ». Elles admirent la progressive maturation d'une jeune fille frivole devenue une forte personnalité qui tient tête aux hommes : ceux-ci la détestent, à leur tour, diffusant toutes sortes de calomnies sur son compte. Amy Kelly (1950) et Régine Pernoud (1965) reprennent ces thématiques, et encore plus cette tonalité, dans leurs biographies qui connaîtront une large diffusion. La part de l'imagination dans ces livres est grande : les sentiments d'Aliénor et ses proches sont, en particulier, décrits avec une surprenante précision. La dernière vicissitude d'Aliénor en féministe avant la lettre se retrouve dans la biographie de Jean Markale où celtomanie et *New Age* la transforment en une sorte de prêtresse sortie des brumes d'Avalon. Cette tendance inspire largement le best-seller de Mireille Calmel au titre fort parlant du *Lit d'Aliénor*, où la reine bisexuelle est guidée par une sorcière descendante de Merlin et « héritière des secrets druidiques ». Assurant un certain lectorat, la nymphomanie de la reine est un grand classique depuis le XVIII^e s. ; l'historiographie héritière de la Révolution française développe le stéréotype, car elle justifie la mort de tant d'aristocrates, nécessairement corrompues, à commencer par Marie-Antoinette. En somme, le néo-paganisme et un féminisme de salon s'emparent désormais d'Aliénor d'Aquitaine. Le panorama n'est toutefois pas si noir. L'on regrettera que le livre de M. Evans soit paru avant le roman de Clara Dupont-Monod. Expriment

ouvertement le choix de la fiction, son auteur n'en est pas moins attentive aux recherches les plus récentes des médiévistes : c'est à l'aide d'une écriture sublime qu'elle met en scène le couple Louis VII-Aliénor.

D'autres œuvres de fiction méritent autant le respect, et même l'admiration, de M. Evans. C'est le cas du *Lion en hiver* de James Goldman, porté à l'écran en 1968 par Anthony Harvey. L'interprétation de Katharine Hepburn, son accent particulier de la Nouvelle Angleterre, son féminisme dans la vie réelle, son pèlerinage au gisant de Fontevraud, son rôle dans le déchirement d'une famille qu'on aurait dite toute sortie de *Who's Afraid of Virginia Woolf?* marquent durablement l'imaginaire collectif. Même les plus académiques des historiennes et historiens resteront à jamais captifs de l'image de cette femme forte, pour laquelle manipuler les hommes de son entourage est le gage de sa survie dans une société profondément brutale, machiste et arriérée. L'une des réparties de K. Hepburn témoigne de la subtilité de la pièce, qui pratique la distanciation si fréquente dans le théâtre des années 1968 : « Nous sommes tous des barbares ; nous sommes en 1183. » La phrase est reprise avec humour par M. Evans pour clore son livre : « It's 2014 and we're all barbarians. » L'allusion renvoie autant au manque d'humilité avec lequel nous écrivons l'histoire qu'au peu de considération que nous portons encore aux femmes dans l'actualité. Pour abonder dans ce sens, M. Evans analyse le cameo *Aliénor exagère*, mis en scène avec humour par le groupe Anamorphose, qui parodie un colloque d'universitaires autour de la reine. Disponible en ligne, cette caricature des médiévistes nous apprend encore la modestie. Comme *Inventing Eleanor*, il nous aidera à prendre du recul vis-à-vis de notre métier, le plus difficile qu'il soit.

Martin AURELL.

Daniele FERRAIUOLO, *Tra canone e innovazione. Lavorazione delle epigrafi nella Langobardia minor (secoli VIII-X)*, Florence, All'Insegna del Giglio (Contributi di Archeologia Medievale, 8), 2013.

L'A. examine la production épigraphique de l'Italie méridionale des VIII^e-X^e s., sous une double perspective : d'un côté, la recherche des motivations qui a conduit les Lombards à adopter cette pratique et la relation entre écriture lapidaire et rôle politique des commanditaires, de l'autre, l'analyse des solutions graphiques élaborées dans les principaux centres de

la *Langobardia minor* et des aspects techniques des inscriptions qui nous sont parvenues.

Introduit par les *Presentazioni* di Flavia de Rubeis (p. 7-9) et Federico Marazzi (p. 11-12), le livre expose les résultats d'une importante étude menée par analyse directe des documents épigraphiques conservés dans les principaux musées ou dépôts de Surintendance de Bénévent, Capue, Montecassin et Castel San Vincenzo.

Le volume est structuré en six chapitres, précédés par une brève *Premessa* de l'A. (p. 13). Le chapitre 1, *L'epigrafia longobarda nel ducato di Benevento* (p. 15-26) présente une synthèse de l'histoire du Duché lombard de Bénévent, qui connaît son meilleur moment de vigueur politique et culturelle sous Arechi II (758-787), qui le transforma en principauté. À cet âge, remonte la création d'une écriture autonome et fortement identitaire, qui sera dite, précisément, « *beneventana* ». Certaines caractéristiques d'une telle écriture livresque seront adoptées dans la production lapidaire, initialement inspirée des modèles précédemment élaborés près de la cour de Pavie, parvenus dans le Sud de l'Italie à la suite des aristocrates qui s'y établirent après la défaite du roi Desiderius par Charlemagne.

Les témoins lapidaires conservés datent toutefois de la première moitié du IX^e s. (sauf l'épithaphe de l'évêque David, du 796) et on y reconnaît des éléments de continuité avec l'Antiquité – l'adoption des caractères capitaux de matrice romaine classique –, mais avec une tendance marquée au verticalisme, l'inclusion progressive des lettres minuscules, une mise en pages originale et les réglages laissés bien visibles, en imitation des manuscrits.

Dès le deuxième chapitre (*La produzione epigrafica di alto livello nella prima metà del IX s.*) (p. 27), divisé en deux parties : 2.1. *Benevento e l'epigrafia aulica* (p. 27-34) et 2.2. *La produzione capuana* (p. 34-37), l'analyse porte spécifiquement sur les résultats graphiques et sur les techniques exécutives des inscriptions de Bénévent et Capue, qui ont conservé un numéro de *tituli* suffisant pour tenter la reconstruction d'un procès évolutif cohérent.

Pour Bénévent, l'existence d'un atelier de cour est confirmée, il produisit les épithapes princières, caractérisées par des grandes dimensions, une mise en pages souvent sur deux colonnes et une écriture régulière, exécutée avec un sillon triangulaire entre des lignes-guides bien visibles ; les lettres onciales, alternées aux homologues du système majuscule, y sont très fréquentes.

À Capue, une production initialement assimilable à celle bénéventaine se serait affranchie de ce modèle à la suite de l'acquisition du *status* de principauté autonome obtenu avec la *Divisio ducatus* de 849. Les épithapes sont caractérisées par la mise en pages sur une colonne unique ; les lettres, au verticalisme marqué, assument parfois des formes carrées, voisines à celles de la contemporaine production carolingienne et la présence de lettres onciales alternées aux capitales s'accroît.

À côté de cette production de haut niveau, l'A. en reconnaît une autre de niveau inférieur, à laquelle il dédie le chapitre 3. (*La produzione epigrafica di medio e basso livello nella prima metà del IX s.*, p. 39-41 ; 3.1. *Le officine beneventane*, p. 41-43 ; 3.2. *Capua*, p. 44-47). Dans les pages introductives sont indiqués les paramètres pour la détermination de ce « bas niveau » : l'usage de supports lapidaires de réemploi, le manque de mise en pages, l'irrégularité des sillons. À Bénévent, les exemplaires reproductibles à des ateliers moins expertes sont rares et n'appartiennent pas à une commande aristocrate ; à Capue, les inscriptions de « niveau moyen et bas » sont plus nombreuses et plus évidents ce sont les prêts formels des manuscrits, qui trouvent des comparaisons significatives dans certains parchemins de l'abbaye de S. Vincenzo al Volturno.

Le chapitre 4 (*L'epigrafia di ambito monastico: San Vincenzo al Volturno e Montecassino*, p. 49-51), comprend un paragraphe sur le monastère molsain (4.1 *La produzione epigrafica « vulturense »*, p. 51-57) et un autre divisé en deux sur Montecassino (4.2 *Montecassino*, p. 57-58), où l'A. reconnaît une « période bénéventaine » (4.2.1, p. 58-60), et une « période capuaine » (4.2.2, p. 60-63). Les rapports très étroits entre les principaux centres urbains de la *Langobardia minor* et les deux abbayes sont signalés ici, tout comme les périodes où celles-ci furent soumises au pouvoir carolingien.

La production épigraphique de ces deux célèbres monastères présente d'étroites affinités avec les formes dérivées des livres, qui sont ponctuellement illustrés par d'excellentes reproductions photographiques. Contrairement aux exemplaires de S. Vincenzo, caractérisés par l'emploi de marbres de valeur et par une qualité exécutive élevée, qui renvoie à une organisation du travail vraisemblablement centralisée, ceux de Montecassin montrent « *una sostanziale mancanza di omogeneità* » et la « *convivenza di prodotti differenti per tecnica sarebbe da riferire all'attività di diversi artigiani quasi del tutto indipendenti* » (p. 59). Sur la base des caractères paléographiques et des modalités exécutives,

l'A. détermine pourtant pour le monastère laziale deux «périodes» distinctes: une qui dénonce les liens plus étroits avec la cour bénéventaine (fin VIII^e-début IX^e s.), et une autre qui marque l'abandon progressif des formes onciales «*a vantaggio di un sistema al cui interno le forme capitali risultano riconducibili alle prime manifestazioni scrittorie della "scuola capuana"*» (p. 60).

Le chapitre 5 (*L'evoluzione grafica e le innovazioni tecniche nella seconda metà del IX s.*) (p. 65-72) illustre comme à Bénévent, malgré l'instabilité politique qui suivit la *Divisio ducatus*, la production épigraphique de haut niveau qui se maintient, elle est orientée vers des formes innovantes, parallèles au développement des écritures du livre, et une comparaison avec quelques codes de Montcassin. Au contraire, à Capue on assiste à des changements progressifs, avec des résultats plus voisins à ceux de S. Vincenzo al Volturno, connotés par la présence de lettres carrées, parfois avec des traits modifiés en sens décoratif, et par l'apparition d'éléments d'ornementation.

Le dernier chapitre (6. *Il passaggio dal IX al X s.*, p. 73-77) analyse principalement deux exemplaires capuains, l'un de niveau qualitatif élevé, avec des formes élégantes, qui dérivent directement du livre et un second dans lequel on remarque les signes d'une «*perdita di abilità dei lapicidi*». Pour Bénévent, l'unique cas examiné, où sont reconnus des éléments communs avec la production capuaine, aurait peut-être besoin d'un supplément d'enquête, parce qu'il n'est pas exclu qu'il soit étranger à la production du haut Moyen Âge.

Dans ses *Conclusioni* (p. 79-80), l'A. confirme que la production épigraphique de l'Italie du Sud pendant le haut Moyen Âge hérita des expériences de Pavie, mais qu'elle sut y conférer une «nouvelle vigueur expressive» et vérifiable, en particulier dans les épitaphes des princes bénéventins du IX^e s., destinés à être un point de référence pour les productions des centres limitrophes. On souligne en outre le grand dynamisme des productions urbaines, ouvertes à l'expérimentation de formes dérivées du domaine du livre, véhiculées par les *scriptoria* monastiques, auxquels on doit aussi la diffusion des différentes solutions graphiques provenant du monde carolingien.

Sous le titre de *Catalogo* (p. 81-89), il y a enfin une revue de 11 inscriptions réputées les plus représentatives sous le profil paléographique et exécutif, présentées en ordre chronologique, avec une brève fiche qui suit le modèle du *Corpus des Inscriptiones Medii Aevi Italiae – s. VI-XII* (localisation, définition typologique, chronologie ; regeste, éventuelle

bibliographie critique, description, reproduction photographique, transcription et édition du texte). Le volume se conclut par une bibliographie choisie (123 titres) et un *Abstract* en langue anglaise.

L'appréciable travail de D. Ferraiuolo s'insère utilement dans le récent débat critique sur la production épigraphique médiévale, correctement interprétée dans sa double nature de document textuel et témoignage de la culture matérielle.

Chiara LAMBERT.

Michel FIXOT (dir.), *Le groupe épiscopal de Fréjus*, Turnhout, Brepols (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 25), 2012.

En publiant, sous la forme d'une monographie, la synthèse des recherches menées ces dernières décennies sur le groupe épiscopal de Fréjus, Michel Fixot accomplit plusieurs objectifs. D'abord, et principalement, il livre à la communauté scientifique le détail des connaissances acquises sur la cathédrale, le baptistère, le palais épiscopal, le cloître et les bâtiments canoniaux, ce qui conduit à faire du site de Fréjus une référence pour l'étude de la transformation d'un groupe cathédral du Bas Empire jusqu'aux années 1970. Il clôt ensuite un important dossier entamé il y a plusieurs années et, en ce sens, peut avoir la satisfaction du travail bien fait et mené à terme. Enfin, il rend hommage à son collègue Paul-Albert Février, à son engagement scientifique et à son investissement personnel pour le site de Fréjus.

Le groupe épiscopal de Fréjus est une monographie à la fois copieuse – plus de 600 p. – et complète: un travail de bénédictin écrit Xavier Delestre dans sa préface. On ne peut pas mieux dire. À l'origine, il s'agit d'un travail initié par P.-A. Février qui a non seulement suivi ou dirigé plusieurs des fouilles effectuées dans ou autour de la cathédrale mais qui s'est aussi intéressé aux élévations tardo-antiques et médiévales. Depuis sa mort en 1991, ses recherches ont été reprises et complétées par de nouvelles études et des observations complémentaires. Compte tenu de leur diversité, réaliser la synthèse de ces travaux n'a sans doute pas été simple et ceci se ressent dans l'ouvrage, d'autant que les sources mobilisées, archéologiques, architecturales, textuelles ou figurées, présentent elles-mêmes une forte hétérogénéité. À la différence de nombreuses autres publications qui ont été confrontées à ces mêmes difficultés, celle-ci se distingue des autres parce qu'ont été intégrées de nombreuses informations inédites de seconde main: il faut ici rendre hommage à ce travail dont on sait